

Avec le temps, l'inconscient prend corps

« Le rapport discontinu du système préconscient-conscient avec le monde extérieur doit être à l'origine de l'apparition de la représentation du temps ». Freud, 1924.¹

« Il s'agit d'une interrogation qui ne cesse de me poursuivre depuis un certain temps, et que je pourrais résumer (sommairement) de la façon suivante : privé de tout stimulus, l'esprit humain est-il voué à sombrer dans la folie ? » Véronique Le Guen, 1995².

« À une exception près, le cours du temps est linéaire et à sens unique. Le caractère unilinéaire du temps est l'une des lois les plus fondamentales de la nature ... La seule exception est la capacité de l'homme à se souvenir des événements du passé. Le cours du temps prend alors la forme d'une boucle ». Endel Tulving, 2002³

Résumé

L'auteur développe d'une part les aspects cliniques et métapsychologiques de la temporalité, et d'autre part l'état des connaissances actuelles en biologie et neurophysiologie sur la gestion du temps par les organismes vivants, dont l'homme. Ces développements, distincts mais imbriqués, permettent de tenter une liaison entre les phénomènes somatiques et psychiques du rapport au temps.

Mots-clés

Temps. Cycle. Épisode. Inconscient. Préconscient. Conscient. Mémoires.

Introduction

Se repérer dans le temps est le travail du moi et constitue une opération discontinue. Ce processus peut s'inverser, devenir régrédient (régression, rêve, fantasme), au point parfois de se fixer à nouveau dans l'intemporalité des origines (névrose obsessionnelle, paranoïa), de retrouver une automation archaïque (vie opératoire). Les développements des lignées libidinale, objectale et cognitive, sont des successions d'événements, en théorie diachronique, parfois synchrones, parfois asynchrones. Le sadique, par exemple, peut être vu comme un pervers polymorphe au développement asynchrone (dynamismes parallèles de Marty). Cette perturbation d'un développement idéalement harmonieux des lignées évolutives est le fait que le temps pulsionnel, s'il a un aspect quantitatif linéaire et continu, est aussi porteur d'un aspect qualitatif cyclique, rythmique, périodique, d'amplitude. Ces qualia temporelles déterminent l'encodage, le stockage, la restitution des traces mnésiques. Si des qualia deviennent traumatiques (affects de trop grande amplitude), les représentations de la scène vont subir une inscription mnésique balisée de danger, un encodage d'urgence et par défaut : le refoulement.

« C'est le défaut de traduction que nous appelons, en clinique, le refoulement ». Freud, 1897.⁴

La répression de l'affect amorce l'instant spécifiquement humain du refoulement, un temps d'attente, asynchrone. La représentation refoulée, non-restitutive, devient hors le temps subjectif. L'abréaction, temps de décryptage par l'affect retrouvé et partagé, sera l'occasion d'un investissement dans les réseaux du système préconscient-conscient. Elle devient temps de reliaison, de nouvelle synchronisation réticulaire. Pour Jean Cournut (1991)⁵, affect, représentation, refoulement, symbolisation sont les quatre temps du moteur psychique, fonctionnant de jour comme de nuit. L'émergence ontogénétique de ce mécanisme du refoulement inaugure, nous le verrons, la fonctionnalité de la mémoire épisodique. La mémoire autobiographique, une des composantes de cette dernière, est en effet bien plus qu'un relevé des événements historiques individuels.

Clinique freudienne : l'inconscient prend corps

Le modèle freudien du fonctionnement mental permet un déploiement d'une diversité impressionnante de déclinaisons de temps psychiques. De nombreux concepts de la psychanalyse prennent le temps comme référentiel. Citons l'actuel comme « plongée dans le hors-temps » (Fejtö, 2004)⁶, l'affect, nous l'avons vu, comme « marqueur temporel » (Perron, 2018)⁷, l'agir comme temps non-différé (Barranes, 1992)⁸, l'altérité comme ajustement à la temporalité de l'autre (Chetrit-Vatit, 2005)⁹, l'ambivalence comme périodicité d'amour et de haine (Cournut-Janin, 1990)¹⁰, l'angoisse¹¹ comme temps de mort (Diatkine, 1985), l'association libre comme accès à l'intemporalité des processus inconscients (Chervet, 1997)¹², l'après-coup et la reconstruction dans le transfert comme remaniement des traces mnésiques (Corel, 1995)¹³, la castration comme tueuse de temps possibles (Faure-Pragier, 1997)¹⁴, le clivage et l'inquiétante étrangeté comme confusion des temps (Coulon, 2009)¹⁵, le transfert, le contre-transfert et leurs mouvements comme marqueurs d'un continuum du processus (Duparc, 2001)¹⁶, les défenses, les perversions, comme vestiges figés des temps infantiles (Dispaux, 2009)¹⁷, les fantasmes originaires comme origine des fantasmes (Laplanche, Pontalis, 1985)¹⁸, le *For-Da*, temps primitif binaire comme image du « *sein premier sablier* » (Brousselle, 1997)¹⁹, l'homosexualité comme temps

de la révélation (Abensour, 1996)²⁰, l'inachèvement psychique comme risque d'occurrence de somatisation (Fain, 1990)²¹, l'interprétation comme vecteur de temps (Dufour, 1997)²², instincts de vie et de mort comme périodes évolutives et contre-évolutives (Marty, 1979)²³, le langage comme temps de symbolisation et de subjectivation (Danon-Boileau, 1997)²⁴, la période de latence comme temps pour s'aimer (Fréjaville, 2014)²⁵, la métaphore comme temps suspendu et attracteur de pensée (Goues, 1990)²⁶, les instances psychiques comme temporalités conflictuelles (Quinodoz, 1997)²⁷, le narcissisme, le nirvana, le sommeil comme permanences périodiques de référence, la nostalgie mélancolique comme « *recherche du temps perdu* » (Schmid-Kitsikis, 1997)²⁸, l'œdipe comme bornes de la temporalité (Wilgowicz, 1995)²⁹, l'oubli et le refoulement comme voies de délestage temporaire (Boulanger, 2015)³⁰, plaisir-déplaisir comme instant d'indigence de l'inscription mnésique, la régression comme voyage dans le temps (Roussillon, 1992)³¹, la réminiscence et l'hallucination comme distorsions temporo-spatiales (Fink, 2000)³², le rêve comme étalonnage de la temporalité sur l'intemporalité, de l'individuel sur le collectif (Dejours, 1986)³³, ou comme machine à remonter le temps (Fain, 1997)³⁴, la remémoration, le symbole comme jalons de l'existence humaine (Green, 1990)³⁵, la répétition comme clinique d'une itération fixée (Sullivan, 1995)³⁶, l'investissement comme temps prospectif, la temporalité éclatée, démembrée, comme temps désuni du développement (Green, 2000)³⁷ ...

Métapsychologie du temps

La référence commune à toutes ces cliniques de la temporalité est leur inclusion au modèle métapsychologique. Freud a pris en compte la temporalité psychique dès l'*Esquisse* avec la notion de transformation de quantité en qualité, opération qui correspond aux concepts modernes d'encodage et de synchronisation dans le modèle cybernétique du neurocognitivism. Le système psychique, sous-ensemble du système somatique, est soumis à un bombardement considérable d'informations d'origine externes et internes. La capacité du système à transformer ces informations brutes, qu'elles soient intéroceptives (encodage des états du corps générant les affects) ou extéroceptives (traitement perceptif générant les représentations), c'est-à-dire à les synchroniser, revêt une grande importance économique. Le moi se construit progressivement grâce à cette capacité de transformation-synchronisation. Le rapport données brutes/données synchronisées fixera le seuil traumatique. L'exemple de la douleur transformée en souffrance illustre ce phasage individuel. Jacques Press³⁸ (1996) affirme que pour Freud, en 1920, la pulsion de mort est une désynchronisation. Le rapport qualitatif-pulsion de vie et quantitatif pulsion de mort est négatif dans le traumatisme. Il s'agit d'une défaillance de l'opération d'encodage, de synchronisation des réseaux afférents, internes et externes. On sait les bénéfiques virtuellement évolutifs des situations traumatiques : tel le Petit Poucet, l'individu est poussé à développer son autonomie de pensée par l'abandon de la temporalité infantile, des objets de l'enfance. Si le petit héros de Charles Perrault a pu échapper à la mélancolie du reste de sa fratrie, c'est probablement d'avoir un préconscient plus épais, plus fluide, plus constant. Pour Freud (1932) le préconscient est l'opérateur qui règle le rapport du temps au moi. Il exécute la synchronisation des afférences contradictoires potentiellement traumatiques. Le problème, dit Jacques Press, est que le fonctionnement de ce système a lui-même un rapport au temps particulier : il est alternatif, discontinu. Il y a donc un flux perceptif afférent brut continu (l'intemporalité des processus inconscients) et un traitement discontinu des informations (temporalité du préconscient) pour les transformer en signaux synchronisés, exploitables psychiquement. Il y a donc une sorte de « phasage » nécessaire, sous impulsion de l'inconscient, ce dernier activant le relais préconscient à la mesure de la discontinuité de ses investissements. C'est cette synchronisation-symbolisation primaire, première qualification, qui est à l'origine de la notion de temps telle que gérée secondairement par le système préconscient-conscient. Le corps, dont la psyché est un produit, porte dès l'origine l'empreinte d'une discontinuité fondatrice des fonctions du moi. La dépression essentielle, les états-limites peuvent se voir comme la perte de cette périodicité dont la régularité est pare-excitante. Le temps y est arrêté (Marty, la pensée opératoire) ou « *éclaté* » (Green, 2000).

Il faut également évoquer ici le rôle de l'objet, ce fut l'originalité de l'école kleinienne, dans la constitution de ce pare-excitation. Winnicott et Bion ont insisté sur la nécessaire régularité d'instantanés repérables, statistiquement significatifs pour le bébé, instaurant une perception du temps comme succession de périodes qu'il devient possible d'anticiper, d'halluciner. Nous avons fait allusion au For-da et au sein « *premier sablier* ». Nous pouvons aussi évoquer la mère suffisamment bonne de Winnicott comme heureux phasage du besoin et de la réponse de l'environnement ouvrant à un espace-temps transitionnel, à l'assomption d'un enfant du jour et de la nuit (Puyuelo, 1999³⁹), l'importance de la seconde phase du stade anal, comme appropriation d'une transitoire et nécessaire « *retenue plaisante de l'objet* » (Marty, 1979, note de bas de page 92) ... Tous ces « *mouvements individuels de vie et de mort* », tels qu'ils sont au fondement de la temporalité psychique sont d'abord inscrits dans la physiologie, nous allons le voir.

Mais revenons d'abord, pour faire transition, au Freud physicaliste qui n'envisageait pas une psychologie scientifique qui ne fût fondée sur la physiologie, aujourd'hui sur la neurophysiologie. Dans son texte de 1920⁴⁰, il s'interroge (p. 233) sur l'existence de plusieurs systèmes de perception des sensations, des plus archaïques aux plus développés, le système plaisir-déplaisir étant des plus profonds, corrélés avec des niveaux de conscience eux-mêmes différents. Il se demande comment sont régulés les émanations continues du ça. Dans *Le moi et le ça*⁴¹ (p. 261), il avance d'abord que c'est la perception du déplaisir qui régule le flux pulsionnel. Plus tard, dans *Le problème économique du masochisme*⁴² (p. 288), reconnaissant qu'un plaisir peut au contraire être lié à une augmentation de tension pulsionnelle, il pose l'hypothèse de l'influence d'un facteur de régulation pulsionnel extrinsèque à la psyché. Il pourrait s'agir du rythme biologique : « *Peut-être s'agit-il du rythme, de l'écoulement temporel des modifications, des montées et des chutes de la quantité d'excitation ; nous ne le savons pas* ». La neurophysiologie moderne a répondu à cette interrogation freudienne.

Physiologie : 1962, découverte des rythmes biologiques.

Les expériences de « *vie hors du temps* » de Michel Siffre en 1962 ont permis de découvrir les rythmes biologiques. La vie somatique est réglée par un cycle de vingt-quatre heures qui reste stable, en dehors de tout stimulus externe, pour la température, le pouls, les hormones surrénaliennes, le comportement alimentaire, la vigilance, le tonus musculaire. En condition d'isolement, ces différents rythmes, néanmoins, se désynchronisent entre eux, retrouvant une autonomie des origines, du temps de la mosaïque première. La vie psychique, par contre, ne peut se passer de stimuli externes, notamment ceux d'origine sociale, comme la vie somatique d'ailleurs ainsi que le montrèrent les travaux de Spitz sur l'hospitalisme. Le tragique destin de Véronique Le Guen, qui s'est suicidée un an après un séjour de cent-onze jours dans le gouffre de Valat-Nègre en Aveyron, a fait prendre conscience à l'équipe scientifique qui l'accompagnait de la nécessité d'un suivi psychique après la remontée. Toucher aux horloges biologiques n'est pas sans risque psychique. Gérard d'Aboville, ce « *galérien volontaire* », utilisa en 1980 un subterfuge : compter à voix haute les coups de rame et ainsi se procurer ses propres stimuli. Le corps propre devient ainsi médiateur de l'indispensable flux entre processus inconscients et conscients. Dès lors, comme le formule Pontalis (1997)⁴³, « *Le temps est l'inconscient prenant corps* ». Nous allons voir que ce caractère circulaire des opérations mentales est l'effet direct des horloges biologiques d'une part, de la synchronisation de réseaux neuronaux dédiés d'autre part (cerveau sec), facilitée ou inhibée par les giclées de polypeptides que sont les affects (cerveau humide).

Le temps du rêve.

Chez les aborigènes, le temps des ancêtres est appelé « *temps du rêve* » (Boulanger, 2018)⁴⁴. Le temps des grottes, avant d'être celui des spéléologues, est celui de la géologie, puis de la préhistoire humaine.

« *Dans le rêve et dans la névrose nous retrouvons l'enfant ... Nous compléterons : et aussi l'homme sauvage, l'homme primitif* ». Freud, 1910⁴⁵.

Le développement psychique, s'il est individuel et intersubjectif, est aussi le résultat du long temps d'évolution des espèces ayant abouti, par hasard et nécessité, à cet objet « *le plus complexe de l'univers* » (Eagleman, 2006)⁴⁶, le cerveau humain. La vie psychique est en effet contrainte par les lois somatiques comme l'attestait le physicalisme freudien et comme l'affirment, de nos jours, les tenants du neurocognitivismisme comme Stanislas Dehaene⁴⁷ : « *En premier lieu interviennent des lois physiques, chimiques et biologiques. L'ancrage de la pensée dans la biologie du cerveau implique que les principes d'organisation du vivant contraignent notre vie mentale* ». Pour le soma, le temps est donc d'abord rythmes biologiques. Toute cellule d'un organisme vivant travaille à son rythme dans une existence limitée entre duplication et apoptose. Les neurones émettent des signaux électromagnétiques périodiques et cette périodicité devient un code transportant une information dans un réseau. Dans *l'Esquisse*, Freud distingue deux types de neurones, les uns dédiés à la captation perceptive, les autres au stockage des traces de cette expérience. Il anticipe qu'un même type de neurone ne peut exécuter ces deux tâches à la fois et énonce un certain nombre de concepts en attente de confirmation expérimentale : fraying, barrières de contact, connexions. En 1976, Erik Kandel apporte la preuve que chaque neurone fonctionne spontanément comme un oscillateur de base, que quatre molécules-canaux, trois ions (Na, K, Ca) et de l'ATP constituent une pompe alternative qui crée une horloge biologique émettant sans relâche un signal discontinu, comme un radiophare, que ce sont les différences de fréquence, comme pour les phares maritimes, qui permettent ce codage qui devient langage entre émetteur et récepteur. Kandel montre également que les organes des sens se comportent comme des commutateurs d'horloges moléculaires. Les cellules sensorielles transforment un signal physique en signal électrique que le système nerveux peut transmettre, analyser, traiter, stocker en mémoire.

À chaque cellule son horloge interne.

Pour la physiologie, nous l'avons vu avec les expériences de survie dans les grottes, le temps est cycle. Chaque système à son déroulement cyclique propre dont la référence commune est le nyctémère. Pour Alexandre Ritchie⁴⁸ (1936), ce temps cyclique du soma permet de distinguer structure et fonction :

« La notion de structure se présente lorsque nous considérons l'organisme en un instant, abstrait, du temps. L'abstraction est valide parce que, à l'intérieur de l'histoire de l'organisme, il y a des événements relativement stables qui ne changent pas beaucoup et ceux-ci sont appelés structure. À l'opposé il y a des événements instables et ceux-ci sont appelés fonction. Finalement, la distinction est quantitative et repose sur l'échelle du temps que nous utilisons ».

Si l'existence dans le vivant de rythmes biologiques réglés par le rythme journalier est connue depuis longtemps, nous avons vu que les expériences de vie souterraine de Siffre et Le Guen ont prouvé expérimentalement l'existence d'une horloge interne à l'origine des rythmes circadiens. De telles horloges cellulaires furent ensuite découvertes dans tout le règne végétal et animal, des organismes unicellulaires à l'homme. Ces horloges circadiennes et les rythmes qu'elles contrôlent permettent aux organismes de s'adapter à leur environnement. Elles établissent une organisation temporelle interne dont dépendent, par exemple, les sécrétions hormonales. Des mutations peuvent changer ces rythmes biologiques en modifiant le temps de production d'ARN messager au décours du nyctémère. Des « *gènes d'horloge* » participent à un mécanisme moléculaire, sorte d'oscillateur central photorécepteur, étonnamment conservé au cours de l'évolution, bien que ces gènes soient différents d'une espèce à l'autre. La boucle oscillante centrale dure vingt-quatre heures, est contrôlée par rétroaction et permet la synchronisation d'autres horloges, périphériques, disséminées dans l'organisme et dotées également de capacités photoréceptrices intrinsèques qui permettent leur synchronisation par les cycles jour-nuit, de façon indépendante de l'horloge cérébrale. L'homme a plusieurs variétés de gènes d'horloge qui fonctionnent de la même manière. Le premier trouble du sommeil d'origine génétique à avoir été découvert (2001) est le FASPS, syndrome familial de phase de sommeil avancé. Les patients s'endorment trop tôt et se réveillent trop tôt. Jean-Claude Ameisen⁴⁹ fait le lien entre cancer et altération de gènes d'horloge régulant la division cellulaire. Chez les mammifères, l'horloge qui génère le rythme veille-sommeil est située dans les noyaux supra-chiasmatiques, près des capteurs de lumière rétiens. Les neurones dont elle est composée ont une production cyclique de certains polypeptides codant et maintiennent leur activité chronométrée in vitro. En amont, cette activité est réglée par les signaux lumineux, en aval elle synchronise ses cibles, à commencer par l'hypophyse qui synthétise la mélatonine la nuit, mais aussi des oscillateurs circadiens situés dans d'autres tissus que le cerveau (foie, rein). Ces signaux sont fournis par quelques cellules rétiennes spécialisées dans la captation d'alternances longues de lumière et parviennent au noyau supra-chiasmatique par des fibres détournées du nerf optique constituant le tractus rétino-hypothalamique.

Différents rythmes pour un même organisme.

Ainsi ces horloges cellulaires organisent-elles les différents rythmes biologiques, circadiens, saisonniers qui sont définis par leur période (intervalle de temps), leur amplitude (écart entre valeur maximale et minimale) et leur phase (évolution par rapport à une valeur de référence). La période d'un cycle fonctionnel peut être horaire (neurohormones), journalière (activité locomotrice), pluri-journalière (digestion), mensuelle (ovulation humaine), saisonnier (reproduction), annuelle (hibernation). Les expériences de Michel Siffre et Véronique Le Guen ont montré que ces rythmes se maintiennent dans des conditions d'isolement sensoriel et social prolongé. Ces rythmes biologiques sont héréditaires et transmis par les gènes d'horloge. Ces mêmes expériences souterraines ont montré qu'ils sont néanmoins sous une influence relative de l'environnement, notamment la température extérieure, avec des modifications passagères (déphasages) et des resynchronisations périodiques. Ces rythmes biologiques apparaissent donc comme endogènes, autonomes, partiellement influencés par l'environnement. Ce réajustement des rythmes biologiques en fonction de l'environnement est illustré par la chronobiologie appliquée au comportement humain moderne. Le travail de synchronisation-désynchronisation neuronale, c'est-à-dire de liaison-déliaison psychique, s'avère un opérateur central de la vie mentale. Nous avons ailleurs⁵⁰ illustré le rapprochement qui peut être fait entre vie psychique et activité neuronale sur le mode de la synchronisation.

Déliaison psychique, désynchronisation neurale.

On peut faire référence aux travaux de neuroscientifiques comme Allan Schore sur l'attachement traumatique pour illustrer l'effet désynchronisant de l'angoisse. Cet auteur montre que l'angoisse désactive les voies de connexion entre modules corticaux temporo-frontaux dédiés à la gestion du comportement social, tous les sites corticaux de stockage des mémoires implicites (sensorielle, procédurale) et explicite (épisode, sémantique), puis les modules sous-corticaux limbiques gérant les affects, enfin ceux du tronc cérébral gérant les états de conscience. Toutes ces déliaisons-désynchronisations en amont interrompent le travail intégratif de

symbolisation effectué par l'hippocampe privé de données mnésiques. Dès lors s'expriment par défaut les solutions archaïques, automatiques, irrationnelles, intemporelles, qui ont l'avantage de diminuer l'impact douloureux de l'angoisse par la décharge motrice redevenue préférentielle. L'ouvrage de Pierre Marty, « *L'ordre psychosomatique* », avec les concepts de désorganisation progressive, de pensée opératoire, est un de ceux qui permettent de concevoir ce retour par défaut aux temporalités archaïques, itératives, aux voies de l'automatisme par défaillance d'une programmation rendue impossible par l'absence de synchronisation entre les horloges biologique et sociale. Cette prise en compte de la logique cybernétique, prisée de Marty, s'est renforcée avec la suprématie du modèle neurocognitivistique. Que ce soit la plasticité neuronale (Raisman, 1969), la théorie de l'esprit (Premack et Woodruff, 1978), les spécialisations hémisphériques (Sperry, 1980), le cerveau modulaire (Fodor, 1983), les neurones-miroirs (Rizzolatti, 1996), les réseaux neuronaux de la prise de conscience (Dehaene, 2000), toutes ces découvertes neurophysiologiques récentes, bien exposées dans l'ouvrage d'Ansermet et Magistretti⁵¹ (2011), confirment que les différentes fonctions mentales reposent sur ce jeu synchronisation-désynchronisation, liaison-déliaison, de réseaux de neurones.

Symbolisation et resynchronisation.

Lors du développement de l'enfant, l'accès au jeu de la bobine avec ses deux temps binaires (*for-da*), au stade du miroir avec ses trois temps (réel, imaginaire, symbolique), au langage et à l'œdipe (ouverture aux temps multiples), sont les effets des émergences neurofonctionnelles correspondantes : des assemblées de neurones autrefois autonomes (perceptions, mémoires, affects, représentations, programmations motrices) sont devenues aptes à se synchroniser, au plus près de l'exigence de l'environnement. Cette progression de la capacité intégrative (métacognition) est rendue possible par la maturation de l'hippocampe dont les modules synchronisent les données mnésiques (symbolisation), ainsi que l'expose John Thor Cornelius⁵² dans un article où il fait le lien entre les travaux de Winnicott et Bion et les dernières observations neuroscientifiques. Jean-Pierre Changeux⁵³ avait déjà décrit cette redondance neuronale infantile (neurogenèse) et le pouvoir sélectif de l'environnement (épigenèse), confirmant l'hypothèse freudienne du frayage et celle, kleinienne, du rôle de l'objet. Pierre Marty, on l'a vu, avait parlé de lignées évolutives initialement autonomes, et s'organisant avec le temps pour devenir convergentes, synchrones et fédératives.

Le temps de la conscience

La conscience est-elle un temps mental spécifiquement humain ? Il semble que non. Mark Solms (2012)⁵⁴ avance que la conscience est une fonction neurologique apparue bien avant le genre Homo, supportée par un module neural largement sous-cortical puisque situé dans le tronc cérébral supérieur, dans une région maintenant connue sous le nom de système d'activation réticulothalamique étendu (SARTE). Une légère lésion du SARTE provoque le coma tandis que les atteintes de larges parties du cortex n'altèrent pas la conscience. La plus petite zone de tissu cérébral dont la destruction provoque une perte totale de conscience se trouve dans la substance grise périaqueducale. La stimulation de cette zone entraîne l'apparition d'états émotionnels extrêmes (euphorie-terreur). De ce locus émergeraient les signaux déclenchant l'opération méta, c'est-à-dire la synchronisation d'informations issues d'autres modules plus ou moins éloignés et gérant d'autres fonctions spécialisées. Ces données intégrées par la conscience ne consistent pas seulement en qualia sensorielles de nos modalités extéroceptives, mais aussi en ses propres qualia intéroceptives, les affects, issus pour Damasio des encartages de la somatognosie. Au fil de l'évolution, le système est devenu de plus en plus complexe, intégrant des niveaux d'informations de plus en plus spécialisés, depuis les paramètres de survie, ceux de la somatognosie, des affects, ses modalités sensorielles, perceptives, langagières, les données des traces mnésiques d'expériences et d'apprentissages antérieurs. L'apparition de la parole articulée, propre au genre Homo, est vue ici comme une simple contrainte environnementale, exigée pour un apprentissage renforcé et le partage extra-cérébral et transgénérationnel des informations. Solms s'oppose ici aux vues freudiennes, correspondantes aux données neuro-anatomiques de son époque, qui situe le « siège » de la conscience dans le cortex, la couche la plus externe et la plus récente du cerveau. Pour la neurophysiologie contemporaine, le cortex ne serait en fait qu'une banque de données étendue, un « *large scale network* », une accumulation de *data centers* en réseaux hiérarchisés, instruite au quotidien et soutenant les différentes mémoires : implicites et explicites, iconique (représentation de chose), langagière (représentations de mots) et épisodiques (sentiment de continuité du moi). Les modules préfrontaux n'interviendraient qu'en fin de trajet pulsionnel comme systèmes exécutifs, pour extérioriser une solution de conflit élaborée par les réseaux sous-corticaux. Ce que Freud nomme « *décharge motrice* » comme issue finale au temps au traitement du système perception-conscience, est nommé « *programmation de l'action* » par le neurocognitivism. Simple question de glossaire. Ce dernier point s'accorde avec la vue freudienne d'un déterminisme fort des processus secondaires par les primaires. Peut-être ne pensions pas ces temps primaires aussi ... primitifs.

Les temps différents du soi et du moi sous influence du cerveau humide

Alan Schore (2017)⁵⁵, qui identifie l'hémisphère droit et le soi, peut s'aventurer à déclarer : « *J'ai suggéré que le cortex orbito-frontal droit et ses connexions sous-corticales représentent ce que Freud a décrit comme étant le préconscient* ». Le temps de traitement du soi, celui des opérations exécutées par les modules spécialisés de l'hémisphère droit selon Schore, reprenant les travaux de Roger Sperry (1981), est un temps très court : traitement des images, du schéma corporel, de la cénesthésie, des émotions, du contexte global aboutissent à une intelligence intuitive rapide de la situation. Le temps de traitement des données par le moi est plus long : traitement sémantique, évaluation statistique de l'occurrence, comparaison des données de la mémoire épisodique, partage en externe par la parole, aboutissent à une intelligence logique lente de l'expérience vécue. On sait que cette capacité de jugement rationnel du moi est lourdement influencée par les conclusions de l'intelligence intuitive, affective. Freud a beaucoup insisté sur l'antériorité du système plaisir-déplaisir, considéré comme référentiel individuel et phylogénétique fondamental. Dans son texte de 1925, *La Négation*⁵⁶, il affirme que le jugement d'attribution (plaisir-déplaisir) précède le jugement d'existence. On sait maintenant que le support biologique de cette influence facilitatrice (plaisir) ou inhibitrice (déplaisir) du temps de traitement des données mnésiques par le cerveau sec par celles du cerveau humide pourrait bien être l'astrocyte. D'après l'équipe franco-anglaise de Henneberger et Papouin (2010)⁵⁷, ces cellules gliales ont un pôle vasculaire et un pôle neural. Les observations de ces chercheurs renforcent le concept de synapse "tripartite". Ces dernières ne seraient plus seulement constituées d'une cellule émettrice présynaptique et d'une cellule réceptrice postsynaptique, mais aussi d'une cellule régulatrice gliale informée de l'état émotionnel de l'organisme par ses capteurs hormono-sensibles implantés dans le réseau vasculaire.

L'instant de la prise de conscience

Pour Stanislas Dehaene⁵⁸, la prise de conscience est une mise à feu subite et simultanée de tous ces réseaux sollicités au temps « *t* » du passage d'une représentation mentale dans l'étroit faisceau temporel de l'attention-concentration. Par le jeu antagoniste inhibition/investissement, le préconscient relaie, met en forme et vectorise la motion pulsionnelle inconsciente vers son devenir conscient. La conscience prend ensuite en charge (surinvestissement) le résultat de ce traitement inconscient et préconscient de la perception. Ce système serait "*analogue à un appareil perceptif interne (donc sans mémoire)*" (Le Guen, 2008, p. 338), qui synthétise les résultats des traitements inconscients, en sélectionne certains et leur donne un accès furtif aux "*feux de la rampe*", pour reprendre la métaphore théâtrale de Taine ou à l'œil du voyageur pour celle, ferroviaire, de Freud. Dans ses expériences d'imagerie et de tests cognitifs, Dehaene a cherché à suivre le trajet cérébral de la perception jusqu'au phénomène précis de la prise de conscience, ce moment soudain où l'invisible devient visible et verbalisable, "*ce passage soudain du préconscient au conscient qui fait accéder une information à la conscience et la rend disponible à mille et une opérations mentales*" (Dehaene, 2014, p. 43). Il a identifié un type particulier de neurones, des cellules nerveuses géantes dont les axones traversent tout le cortex et constituent un vaste réseau intégré. Il a construit, à partir de ces observations, une théorie de la conscience, et fait l'hypothèse de "*l'espace de travail neuronal global*" qui peut évoquer la fonction moïque. C'est la diffusion de ces échanges inter-réseaux à l'ensemble du cortex qui fait advenir ce temps de la prise de conscience, "*l'ignition de la conscience*". Ce brusque changement énergétique qu'est l'accès à la conscience des représentations peut évoquer ce que formule Freud en 1915 : "*La transposition consiste en un changement d'état, laquelle s'accomplit sur le même matériel et sur la même localité*" (Freud, 1915, p. 79). Pour Dehaene comme pour Freud, l'inconscient alimente le conscient d'une grande quantité de données, lequel condense celles-ci en vue de "*choisir*" le moyen d'action approprié. La conscience est "*la mise en ligne d'une information*", décalée du temps de l'expérience sensorielle, prélevée "*dans les millions de représentation mentales inconscientes*" pour diffusion globale à toutes les assemblées de neurones qui votent et décident du destin pulsionnel de l'instant vécu.

La mémoire épisodique, un temps en boucle.

Depuis les travaux d'Endel Tulving il est admis que la mémoire est composée de multisystèmes interdépendants. Dans l'ordre d'émergence phylogénétique et ontogénétique apparaissent les mémoires sensorielle, procédurale, sémantique, épisodique, de travail et autobiographique. La mémoire épisodique est un des systèmes neurocognitifs les plus élaborés, opérant non seulement la reconstruction consciente d'événements personnels passés et mais aussi une projection mentale dans un futur subjectif. Elle implique une prise de conscience de l'identité. Certains animaux, mais aussi les premiers hommes, disposent de connaissances assez étendues sur leur environnement, mais sans indicateur temporel. Une étape récente de l'évolution humaine a vu se développer la mémoire épisodique. Dans un de ses articles, Tulving (1997) parle de la mémoire épisodique comme d'un « *embellissement* » du système de mémoire sémantique. Tulving parle du cours du temps comme linéaire et à sens unique. Ce caractère unilinéaire du temps est pour lui une loi fondamentale de la nature (cosmique, géologique, physique, biologique, psychologique). L'émergence de ce

système neural de la mémoire épisodique, capable de changer en boucle le cours linéaire du temps, est un fait unique, réservé à une seule espèce. Les enfants, ces « *machines à apprendre* », ne disposent pas de ce système avant l'âge de quatre ans alors que de nombreuses autres acquisitions sont déjà maîtrisées (habiletés, langage).

La première distinction entre mémoire épisodique et mémoire sémantique (Tulving, 1972) était centrée sur la différence entre les sources d'informations à mémoriser (événements personnellement vécus par opposition aux faits généraux). Au début des années 1980, Tulving propose un système à trois mémoires qui s'emboîtent : procédurale, sémantique, épisodique. Il y ajoute différents états de conscience associés. La mémoire épisodique est spécifiée comme mémoire des événements situés dans leur contexte temporel et spatial d'acquisition. Au début des années 1990, deux nouveaux systèmes de mémoire apparaissent : le système de représentations perceptives et la mémoire à court terme (mémoire de travail). Les cinq systèmes ainsi répertoriés constituent le modèle SPI (Sérial, Parallèle, Indépendant) : l'encodage est sériel, le stockage est parallèle, la récupération dans un système est indépendante des autres systèmes. En 1997, Tulving⁵⁹ associe la mémoire épisodique à la conscience auto-noétique qui permet à l'individu de prendre conscience de son identité dans le temps subjectif s'étendant du passé au futur. Pour Martin Conway (2009)⁶⁰ les trois derniers jours vécus et les trois prochains à vivre jours constitueraient la fenêtre temporelle de conscience auto-noétique, celle qui permet de tenir les objectifs et projets en cours. La conscience noétique, celle de la mémoire sémantique, moins évoluée, permet à un organisme d'être conscient de l'existence de certains objets et événements, voire de leurs relations, et d'opérer sur eux des traitements cognitifs élémentaires. Cette nouvelle définition de la mémoire épisodique par Tulving implique pour un individu la possibilité de voyage psychique dans le temps, une prise de conscience de son identité propre, un sentiment subjectif de souvenirs personnels composés de multiples détails phénoménologiques. Tulving nomme cet état de conscience particulier « *auto-noétique* » pour la distinguer de la conscience noétique caractérisant la mémoire sémantique qui, si elle permet un certain degré d'insight, n'est pas référée au contexte personnel d'apprentissage. Cette terminologie des états de consciences associés à ces différentes mémoires est empruntée au vocabulaire phénoménologique de Husserl. Enfin, Tulving distingua la mémoire autobiographique, option supplémentaire constituée d'une composante épisodique (événements spécifiques situés dans le temps et l'espace) et une composante sémantique (connaissances générales). La mémoire autobiographique est donc composée de deux sortes d'éléments. Elle comprend des contenus épisodiques associés à la conscience auto-noétique et concerne la capacité de revivre en détails des événements du passé personnel situés dans le temps et l'espace. Mais elle comprend aussi des contenus sémantiques associés à la conscience noétique relatifs à des connaissances générales sur soi, sans accès à un contexte d'apprentissage particulier. Le passage par la mémoire sémantique facilite la mémoire épisodique : ce processus de sémantisation des souvenirs est au cœur du traitement analytique.

Les tests neuropsychologiques et la neuro-imagerie ont permis de confirmer l'existence de ces différents réseaux mnésiques postulée par Tulving. La récupération sémantique est localisée à gauche alors que la récupération épisodique implique des processus supplémentaires localisés dans l'hémisphère droit. Les régions hippocampiques sont impliquées dans le regroupement des caractéristiques spatiales. La mémorisation d'informations temporelles semble être altérée chez les patients avec lésions frontales. Des troubles de l'estimation temporelle sont rapportés chez les patients avec lésion temporale interne incluant l'hippocampe.

Deux mécanismes interviennent pour intégrer une nouvelle information dans un réseau temporel : frontal (stratégie organisationnelle) et temporal interne (marqueur temporel automatique). La restitution d'un souvenir associé à des images mentales peut s'effectuer selon deux points de vue différents. Dans la « *perspective d'acteur* » le sujet conserve le même point de vue que lors de l'événement original alors que dans la « *perspective de spectateur* » le sujet se voit dans l'événement du même point de vue qu'un observateur extérieur. La première perspective correspondrait à la mise en jeu de la mémoire épisodique et de la conscience auto-noétique et la seconde, à celle de la mémoire sémantique et de la conscience noétique.

En définitive, la mémoire épisodique s'avère un système neurocognitif très différents des autres systèmes de mémoire, qui permet aux êtres humains de se souvenir des expériences passées. Proposé pour la première fois il y a une trentaine d'années, alors défini en termes de tâches de mémoire, il a ensuite été intégré à l'ensemble des systèmes mnésiques et complété de notions essentielles pour le rapport au temps de l'individu : la mémoire autobiographique, la conscience auto-noétique, le temps subjectif, le self

D'autres chercheurs (Conway, 1995, Piolino, 2000) ont étudié les facteurs qui influencent l'inscription, la rétention et la restitution des souvenirs épisodiques ; ils soulignent le rôle déterminant de l'émotion, de la répétition et de l'imagerie visuelle. Ils soulignent aussi la complexité de ce système largement interconnecté aux autres, qui mobilise des processus stratégiques de remaniement et de reconstruction, ainsi que Freud l'a

évoqué avec cet incessant remaniement des traces mnésiques au fil du temps subjectif, constituant une identité mouvante, en perpétuelle évolution temporelle.

Conclusion : la fin des temps.

Dans son ouvrage de 1979 (p. 115), introduisant la conception psychosomatique des fixations et régressions à propos du développement individuel, Marty fait un constat qu'il qualifie de fondamental : « *L'appauvrissement progressif, dans le temps, du tonus des Instincts de Vie attachés aux unités biologiques lancés dans l'espace* ». C'est encore une autre temporalité que cette finitude anticipée par ce « *cerveau qui me sert à me prévoir sans vie* » (Boris Vian). La mort est vue ici comme l'issue naturelle d'une décroissance, comme « *l'épuisement naturel des instincts de vie ou de l'effondrement traumatique de ceux-ci* ». Comme la naissance, la mort s'avère un temps psychosomatique par excellence.

-
- ¹ FREUD, S. 1924. Le problème économique du masochisme. In *Névrose, psychose et perversion*, PUF. Paris. 1974. p. 124.
- ² LE GUEN V. 1995. Seule au fond du gouffre. Arthaud.
- ³ TULVING, E. 2002. Episodic memory: from mind to brain. *Annual Review of Psychology*. 2002. 53. pp 1-25.
- ⁴ FREUD, S., 1897, Lettres à Fliess, in *Naissance de la psychanalyse*, Trad. Berman, PUF, 1973, p. 156.
- ⁵ COURNUT, J. 1991. L'ordinaire de la passion. PUF.
- ⁶ FEJTŐ, K. 2014. La plongée dans le hors-temps. *Revue Française de Psychanalyse*. 5. p. 1637-1642.
- ⁷ PERRON, R. Le discours de la méthode psychanalytique, In *analysis*, N°5. Elsevier.
- ⁸ BARANES, J.-J. 1992. Temps psychique, utilisation de l'agir et processus analytique à l'adolescence. *Revue Française de Psychanalyse* 4. p. 1029.
- ⁹ CHETRIT-VATIT, V. 2005. De l'emprise à la caresse, le temps ... d'un moment sublimatoire. *Revue Française de Psychanalyse* 2005/5. p. 1495-1503.
- ¹⁰ COURNUT-JANIN, M. 1990. Les travaux d'Isis, ou le temps de la reconstruction. *Revue Française de Psychanalyse* 4. p. 923.
- ¹¹ DIATKINE, G. 1995. C'est ici que nous vivons. *Revue Française de Psychanalyse*. Spécial Congrès. p. 1817.
- ¹² CHERVET, B. 1997. Temps et processus de temporalisation. Se mourir ou les amours d'Éros. *Revue Française de Psychanalyse* 5. p. 1690.
- ¹³ COREL, H. F. A. 1995. Le temps de la construction : répétition et surprise. *Revue Française de Psychanalyse*. 4. p. 1157.
- ¹⁴ FAURE-PRAGIER, S. 1997. Tuer le temps. *Revue Française de Psychanalyse*. 5. p. 1842
- ¹⁵ COULON, N. D. 2009. État-limite, après coup et confusion des temps. *Revue Française de Psychanalyse* 5. p. 1481-1487.
- ¹⁶ DUPARC, F. 2001. Les trois temps du contre-transfert. *Revue Française de Psychanalyse* 3. p. 711.
- ¹⁷ DISPAUX, M.-F. 2009. Le temps, la mémoire, le clivage et l'après-coup : Paulette ou le vase renversé. *Revue Française de Psychanalyse* 5. p. 1667-1671.
- ¹⁸ LAPLANCHE, J., PONTALIS, J.B, 1985. *Fantasme originaire, fantasme des origines, origine du fantasme*. Paris. Hachette.
- ¹⁹ BROUSSELLE, A. 1997. Du sein, premier sablier, au discours : le temps de l'économique. *Revue Française de Psychanalyse* 5. p. 1791.
- ²⁰ ABENSOUR, L. 1996. Temps et révélation : pour une approche de l'homosexualité primaire. *Revue Française de Psychanalyse* 4. p. 1011.
- ²¹ FAIN, M. 1990. Psychanalyse et psychosomatique. *Revue Française de Psychanalyse*. 3. p. 625
- ²² DUFOUR, J. 1997. Le psychanalyste et le temps ou de la double discontinuité de l'interprétation et de la construction. *Revue Française de Psychanalyse* 5. p. 1739.
- ²³ MARTY, P. 1979. *Les mouvements individuels de vie et de mort*. PUF.
- ²⁴ DANON-BOILEAU, L. 1997. Le temps de la langue, indice de subjectivation et d'affect. *Revue Française de Psychanalyse* 5. p. 1799.
- ²⁵ FRÉJAVILLE, A. 2014. Un temps pour s'aimer. La période de latence. *Revue Française de Psychanalyse* 1. p. 137-149.
- ²⁶ GOUES, G. L. 1990. La métaphorisation : un temps pour la pensée. *Revue Française de Psychanalyse* 6. p. 1659.
- ²⁷ QUINODOZ, J.-M. 1997. La structure "feuilletée" du moi, condition de coexistence de différentes temporalités ? *Revue Française de Psychanalyse* 5. p. 1757.
- ²⁸ SCHMID-KITSIKIS, E. 1997. La "nostalgie" du temps présent le temps présent de la nostalgie. *Revue Française de Psychanalyse* 5. p. 1777.
- ²⁹ WILGOWICZ, P. 1995. Les bornes de la temporalité. *Revue Française de Psychanalyse* 4. p. 1123.
- ³⁰ BOULANGER, J. 2015. La mémoire de Freud à Kandel. *Information psychiatrique* 2. p. 145-162.
- ³¹ ROUSSILLON, R. 1992. Voyager dans le temps. *Revue Française de Psychanalyse* 4. p. 970.
- ³² FINK, K. 2000. La mémoire et sa relation au temps et à l'espace. *Revue Française de Psychanalyse* 1. p. 57.
- ³³ DEJOURS, C. 1986. *Le corps entre biologie et psychanalyse*. Paris, Payot.
- ³⁴ FAIN, M. 1997. La machine à remonter le temps. *Revue Française de Psychanalyse* 5. p. 1685.
- ³⁵ GREEN, A. 1990. La remémoration : effet de mémoire ou temporalité à l'œuvre ? *Revue Française de Psychanalyse* 4. p. 947.
- ³⁶ SULLIVAN, P. 1995. Clinique de l'intemporalité. *Revue Française de Psychanalyse* 4. p. 1017.
- ³⁷ GREEN, A. 2000. *Le temps éclaté*. Paris. Minuit.
- ³⁸ PRESS, J. 1996. Discontinuité, rythme, temps, (a)temporalité, Atemporalité de l'inconscient et perception du temps, *Revue Française de Psychosomatique* 10 : 139.
- ³⁹ PUYUELO, R. (1999). L'enfant du jour, l'enfant de la nuit, pour une métapsychologie des marées. *Revue Française de Psychanalyse* 4: 1321.
- ⁴⁰ FREUD, S. (1920). *Au-delà du principe de Plaisir. Essais de psychanalyse*. Paris. Payot. 1981.
- ⁴¹ FREUD, S. (1923). *Le moi et le ça. Essais de psychanalyse*. Paris. Payot. 1981.
- ⁴² FREUD, S. (1924). *Le problème économique du masochisme. Névrose, psychose et perversion*. Paris. PUF. 1973.
- ⁴³ PONTALIS, J.-B. 1997. *Ce temps qui ne passe pas*. Gallimard. p. 26-27.

-
- ⁴⁴ BOULANGER, J. 2018. Du temps du rêve au rêve du temps. In *Analysis*. Éditions Elsevier. 2018/2.
- ⁴⁵ FREUD, S. (1910). Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa, le Président Schreber. *Cinq psychanalyses*. Paris. PUF. 1975. P. 304.
- ⁴⁶ EAGLEMAN, D. BURDICK, A 2006. The mind in overdrive. *Discover Magazine*, 27 (4), 21–22.
- ⁴⁷ DEHAENE, S. 2006. Vers une science de la vie mentale. Fayard. Collège de France. p. 19.
- ⁴⁸ Cité par Jean-Pierre Changeux dans *L'homme neuronal*, 1983. Paris. Pluriel. p. 342.
- ⁴⁹ AMEISEN, J.-C. 2003. La sculpture du vivant, Le suicide cellulaire ou la mort créatrice. Points.
- ⁵⁰ BOULANGER, J. 2018. Le système perception-conscience, de Freud à Dehaene. *Revue Française de Psychanalyse* 3. p. 82.
- ⁵¹ ANSERMET, F. MAGISTRATTI, M. 2011. À chacun son cerveau. Plasticité neuronale et inconscient. Odile Jacob. p. 191.
- ⁵² CORNELIUS, J. T. 2017. The hippocampus facilitates integration within a symbolic field. *The International Journal of Psychoanalysis* : 98 :1333-1357.
- ⁵³ CHANGEUX, J.-P. 1983. *L'homme neuronal*. Pluriel, Paris.
- ⁵⁴ SOLMS, M., PANKSEPP, J. 2012. The Id knows more than the Ego admits. *Brain Sciences*. 2012, 2(2), 147-175; doi:10.3390/brainsci2020147: <http://www.mdpi.com/2076-3425/2072/2072/2147>.
- ⁵⁵ SCHORE, A. 2017. The right brain implicit self lies at the core of psychoanalysis. UCLA, David Geffen School of Medicine, To Be Published in *Psychoanalytic Dialogues*. <http://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/10481885.2011.545329>.
- ⁵⁶ FREUD, S. 1925. La négation. In *Résultats, idées, problèmes*. PUF. 1985. II. p. 135-140.
- ⁵⁷ HENNEBERGER, C. PAPOUIN, T. OLIET, SH. RUSAKOV, DA. 2010. Long-term potentiation depends on release of D-serine from astrocytes. *Nature*. Jan. 14. 2010. 463.1038.
- ⁵⁸ DEHAENE, S. 2014. Le code de la conscience. Odile Jacob.
- ⁵⁹ TULVING, E, Wheeler MA, Stuss, DT. 1997. Toward a theory of episodic memory: the frontal lobes and autoeotic consciousness. *Psycho. Bull.* 1997; 121; 331-354.
- ⁶⁰ Conway, MA, Tous les rouages de notre identité, *La Recherche*, Juillet-Août 2009, N°432, pp 42-47.